

LE BOUCHER DE DURCHFÜRGEN
Fabricio Perricoloso

D'habitude, le village était calme. Comme le mentionnait, d'ailleurs, le panneau de bois situé à son entrée : « Durchfürgegen, village habituellement calme ». Mais ce soir, l'ambiance était plutôt tendue et donc inhabituellement calme.

A la mairie, on discutait. Devant les portes, gardées par les deux gorilles municipaux, les villageois s'étaient amassés. On ne les laissait pas entrer. Ceux qui se pressaient inutilement contre les portes ne pouvaient pas voir ce qu'il se passait à l'intérieur et, tandis que ce petit monde criait et poussait, moi, j'épiais tranquillement. Juché sur un entassement d'objets divers que j'avais amenés, allant de la paire de sabots à la lampe de chevet, en passant par l'armoire de mon salon, le tout branlant et se tortillant de tous côtés, je pus entrevoir la scène qui se déroulait dans la salle du conseil.

Sur la droite, le maire, debout sur la table, gesticulait, comme à son habitude, du haut de son mètre vingt, son chapeau-claque à la main. Puis, sur la table, l'adjoint au maire, le secrétaire municipal et le médecin du village examinaient minutieusement et avec une once de dégoût le cadavre de la vieille Camille. Son assassin ne l'avait pas ratée, elle était presque en deux parties.

Il faut dire qu'il s'était servi d'un hachoir à main, ce qui lui avait probablement rendu la tâche plus facile. Bref, le médecin était en train de tâter le pouls du cadavre au niveau du poignet, peut-être pensait-il qu'il y avait une chance que la vieille Camille soit encore en vie. Il lâcha ensuite le poignet et le bras tomba à terre. En fait, la prise de pouls était encore plus inutile que je pensais, puisque le bras était détaché du corps. Le médecin se tourna vers les autres et leur dit quelques mots dont je ne connais la teneur, car, derrière la vitre, on n'entendait rien. Mais toujours est-il que le maire, son adjoint et son secrétaire ôtèrent leur chapeau, sauf le maire qui l'avait déjà ôté, et le posèrent sur leur poitrine. Ils baissèrent la tête et firent un pas en arrière par respect pour le mort. Le maire qui était debout en bout de table, tomba à la renverse et s'assomma sur le buffet de chêne massif qui se trouvait contre le mur.

Au même moment, la pile d'objets sur laquelle je m'appuyais céda définitivement et je me retrouvai par terre, recouvert par un landau en fonte, cadeau de mon oncle à ma grand-mère pour son premier enfant.

Les portes de la mairie s'étaient ouvertes et, en bas du grand escalier, on attendait qu'il se passe quelque chose. Le maire sortit en premier, soutenu par son adjoint et son secrétaire. Son claque avait souffert, le ressort intérieur en était sorti, arrachant

le couvercle au passage. On aurait dit une boîte de conserve. De plus, le maire était tout déguenillé. Il remit sa chemise dans son pantalon, rajusta encore sa cravate, replaça son lorgnon et prit une profonde inspiration :

«Concitoyens, je n'irai pas par quatre chemins ; non, je prendrai plutôt l'autoroute, cela va plus vite, si vous me permettez ce petit calembour... Bien... Euh... Nous avons, mes collègues et moi-même, ausculté le corps de la dite veuve Camille. Nous sommes au regret de vous informer qu'elle est bel et bien décédée... D'ailleurs, si quelqu'un peut avertir son mari... Voici les constats de notre docteur ; la victime a vraisemblablement été découpée à l'aide d'un hachoir à viande. Les bons morceaux, comme le filet et les entrecôtes n'ont pas encore été retrouvés. Mais notre policier communal, le commissaire Pinarr est encore en train de fouiller l'appartement de la veuve, aidé de ses deux acolytes. Nous pensons qu'il peut s'agir d'un meurtre commis par un fou, un psychopathe, donc nous risquons bientôt de découvrir de nouvelles victimes. C'est pourquoi, la mairie vous conseille, pour votre sécurité, de rentrer à votre domicile et de vous y enfermer à triple tour s'il le faut ! »

Dès qu'il eut prononcé cette dernière phrase, on entendit un long cri de douleur venant de derrière la mairie. Tous les visages se tournèrent dans cette direction. Après un court instant de silence, deux autres hurlements déchirèrent nos tympans. Les villageois, d'habitude curieux à en perdre le nez, rentrèrent chez eux en courant et en criant. Quelques secondes plus tard, la place était vide et toutes les portes de toutes les maisons du village claquèrent ensemble, suivies de celles de la mairie.

En fait, le cri venait de la chambrette de la vieille Camille. En montant l'escalier, je remarquai des traces de pas minuscules et rouge écarlate sur chacune des marches. A travers le cadre de la porte fermée, quelques ficelles de lumière éclairaient la cage d'escalier. Je pus me rendre compte que la veuve n'avait pas très bon goût en matière de tapisserie. Mais, lorsque je pénétraï dans la chambre, ce fut le paroxysme. Des rideaux verts et jaunes carrelés, un papier peint blanc à fleurs roses et des enchevêtrements de tapis à franges tous plus laids les uns que les autres. J'enjambai les cadavres du commissaire Pinarr et de ses deux adjoints pour voir de plus près la lampe hideuse placée près de la fenêtre. Son abat-jour lui avait été ôté. Je comprends pourquoi, vu les motifs infects qui le recouvraient. Ce qui m'intrigua, c'était que l'ampoule également avait été retirée. Décidément, il se passait des événements bizarres dans ce village : une pile d'objets qui s'écroule, un landau en fonte, une décoration du plus mauvais goût et maintenant une ampoule volée.

Je m'intéressai ensuite aux taches rouges qui recouvraient les murs. Il s'agissait de sang, sans doute possible, mais d'où provenait-il ? Peut-être le voleur d'ampoule avait-il été surpris et peut-être s'était-il battu ? D'autant que le sol était jonché de morceaux de viande, de longs tuyaux organiques et d'autres restes humains du même genre. Cela prouvait bien qu'il y avait eu bagarre et peut-être même meurtre.

Je décidai de procéder logiquement. En suivant les traces de pas depuis l'entrée de la chambrette, je constatai qu'elles allaient en

direction de la fenêtre pour s'arrêter devant le corps du premier adjoint. Puis, elles repartaient vers le corps du commissaire. De là, elles allaient en direction de la porte, plus espacées, arrivant au corps mutilé du troisième adjoint. Enfin, elles finissaient en ligne droite vers la fenêtre où elles disparaissaient.

Mon esprit ingénieux et rapide ne fit qu'un demi-tour pour reconstituer la scène qui avait dû se produire. Le commissaire et ses adjoints étaient en train de voler l'ampoule, lorsque, soudain, l'homme aux petits pieds était entré dans la pièce. Il était allé tout droit dire bonjour au premier adjoint qui l'avait attaqué. L'homme aux petits pieds -appelons-le Bob- s'était défendu en lui perforant la cage thoracique et en la débarrassant de quelques organes encombrants. Puis, il était allé saluer le commissaire, lorsque celui-ci l'avait agressé à son tour. Bob lui avait retourné la tête dans un geste d'autodéfense. A ce moment, le deuxième adjoint, voulant s'enfuir avec l'ampoule, avait été rattrapé par notre Bob qui lui avait ouvert le ventre d'un coup de pied bien placé. Puis, il lui avait assené sur le crâne un coup si violent que celui-ci avait éclaté en giclant partout, tel une coupe de glace vanille bien remplie et recouverte de crème. On pouvait voir, au bas des murs, des coulées de matière grise pourtant rouge. Enfin, le brave Bob était sorti par la fenêtre. Peut-être pour poursuivre un autre complice du commissaire. Le plus étonnant c'est que le courageux Bob avait accompli tous ces actes héroïques en marche arrière.

Sur le toit, Bob n'avait pas laissé de trace. Je cherchai pourtant bien partout. Mais je ne trouvai qu'une enveloppe de papier blanc, légèrement cornée et décorée d'un petit logo, qui semblait sans intérêt. Je l'empochai et descendis dans la rue par la gouttière. Je me trouvais à présent devant la porte de l'appartement, par où j'étais entré et d'où sortaient les traces de Bob, marchant toujours en arrière. Je les suivis afin de découvrir d'où il venait avant de surprendre le commissaire larron.

Les traces sortaient rapidement du village et étaient faciles à distinguer : des taches rouges dans la neige blanche. On voyait assez bien, malgré la nuit noire. J'arrivai au phare, monument oublié du village, haut de trois étages, avec une passerelle circulaire au sommet. Je ne compris jamais à quoi il servait, étant donné qu'il n'y avait ni mer, ni lac, ni fleuve à Durchfürgegen. En plus, ce soir, il était éteint. Je réalisai soudain que mon Bob pouvait être le gardien du phare. Il se serait ennuyé et serait venu faire un tour au village, avant d'entendre du bruit chez la veuve et d'aller voir. Mais deux choses ne jouaient pas : pourquoi en marche arrière et comment expliquer ces traces de pas ensanglantées.

J'ouvris la porte du phare et découvris, dans une faible lumière, une chambre plus grande que je ne l'imaginai ; sur les murs, des restes de spaghetti à la sauce bolognaise mélangés à des poils de brosse à souliers ; au centre de la pièce, le gardien était

attaché sur une chaise à l'aide d'un long saucisson de campagne ; on l'avait aussi bâillonné à l'aide de mortadelle. Quand il me vit entrer, il écarquilla les yeux et tenta d'articuler quelques mots, mais il ne sortit que des gémissements incompréhensibles. Je lui demandai ce qu'il s'était passé, il ne répondit pas. Puisqu'il refusait de dire quoi que ce soit, je lui fis part de tout ce que j'avais découvert et de toutes mes déductions. Il se contenta de m'écouter en mangeant frénétiquement la mortadelle qu'il avait dans la bouche.

Il termina son casse-croûte, au moment même où je finis de parler. Il expira fortement et me dit : « Vos déductions sont intéressantes, mais je crois que vous vous êtes fourvoyé sur certains points. Notamment sur le fait que... Euh... Bob marchait en arrière. Je ne crois pas que ce soit correct. Ecoutez plutôt ma version : Bob, empli de mauvaises intentions, est sur le toit de la chambre de la veuve. Le commissaire et ses acolytes sont en train de fouiller la chambre pour leur enquête. Bob entre par la fenêtre, il se précipite vers la porte où il tue le deuxième adjoint, puis il s'occupe du commissaire et termine par le premier adjoint qu'il découpe au hachoir à viande. Puis, ayant récupéré l'ampoule sur le corps de celui-ci, il sort par la porte, descend l'escalier et vient jusqu'ici, au phare, laissant dans la neige ses traces, rouges du sang de ses victimes. »

Cet homme avait raison. C'était évident, mais pourquoi m'étais-je trompé ainsi ? Bob était l'assassin et non le héros. Je me ressaisis et, immédiatement, deux questions me vinrent à la bouche : « Comment savez-vous que Bob avait un hachoir et comment savez-vous qu'il a pris l'ampoule avec lui ? »

« C'est très simple, me répondit-il. Après avoir commis ce triple homicide, Bob... Enfin, non ! Je n'aime pas ce nom, je préfère l'appeler Guy... Bref, après ce triple meurtre, Guy est venu ici. Il a défoncé la porte d'un coup de pied. Il avait un hachoir à viande dans une main et une ampoule électrique dans l'autre. Regardez ce qu'il a fait à mon chat ! - Ah ! Dis-je, c'est cela sur les murs ! -Oui, reprit-il, ce Guy est un monstre, un fou dangereux, un psychopathe ! Après avoir réduit mon chat en purée, il m'a ligoté et bâillonné sur cette chaise. Puis il est monté au sommet du phare pour dérober l'ampoule géante qui s'y trouve. » Je jetai un coup d'œil sur l'escalier qui menait à l'étage d'en dessus. « C'est par-là qu'il est passé ! » me dit le gardien. Je le remerciais pour son aide précieuse et entamai la montée, le laissant se débattre avec son saucisson.

Tout se passa si vite, au sommet du phare. Lorsque j'arrivai en haut de l'escalier, j'eus juste le temps d'apercevoir la silhouette d'un individu très costaud, mais très petit qui se relevait d'un bond, comme pris en faute (à juste titre, je crois). La silhouette se précipita sur moi pour passer et m'éjecta fortement contre le mur. Il descendit l'escalier à toute vitesse en riant d'un rire gras et lourd, comme de la charcuterie.

Je me relevai vivement et tentai de le rattraper, mais je m'encoblai et m'assommai je ne sais contre quoi.

Quel mal de crâne... Et quelle bosse ! La rampe de l'escalier avait cédé sous le choc et j'avais chu de deux étages. Je pataugeais à présent dans une mare de liquide épais et collant, aux reflets noirs. Le gardien du phare y était passé à son tour. Ses membres étaient éparpillés un peu partout. Sur ma droite, les deux jambes, la rate, un bout d'intestin et un premier bras. Sur ma gauche, la tête, le tronc et deux autres bras. Cela faisait trois bras en tout. L'un d'eux m'appartenait. Moi qui m'étonnais que le tueur ne m'ait rien fait !

Je me levai, ramassai mon membre orphelin et partis pour la mairie où le médecin pourrait me donner les premiers soins.

« Vous comprenez, Mister Hill, me dit M. le maire, on ne peut pas laisser entrer n'importe qui dans la mairie, alors qu'un dangereux psychopathe se balade dans nos rues. C'est normal que mes gorilles aient rechigné à vous ouvrir. Je suis désolé, je leur avais donné pour consigne de rosser quiconque insisterait à la porte. Ces imbéciles auront suivi mes ordres à la lettre... Enfin, le docteur soignera votre œil en même temps que votre bras. »

Toutes les fenêtres de la salle du conseil avaient été barricadées à l'aide de grosses poutres. On avait également placé un seau d'eau en équilibre sur la porte de derrière, au cas où quelque individu mal-intentionné passerait par-là. Une intense lumière provenant du lustre central éclairait le lieu où s'étaient retranchés l'adjoint au maire, le docteur, le secrétaire, le maire, bien sûr, et la dépouille de la vieille Camille.

Le médecin commença à recoudre mon bras droit à l'aide d'un morceau d'élastique de ses chaussettes et d'une épingle à cheveux. Cela ne me fit aucun mal, car il ne recousait pas les chairs, mais le vêtement, de manière que, lorsqu'il eut fini, mon bras pendouillait et sautillait joyeusement sur mon côté. Surprenant phénomène, je parvenais tout de même à utiliser mes doigts, comme s'ils avaient été réellement reliés à mon cerveau.

« Alors vous dites qu'il vole les ampoules, me lança le maire. Quel étrange mobile... Mais de qui peut-il bien s'agir ? Pieds minuscules, petite taille, forte corpulence... Un hachoir à viande ! Un vrai boucher cet homme là. D'autant plus qu'il ligote au saucisson et bâillonne à la mortadelle... Mais pourquoi des ampoules ? »

Soudain, nous nous retrouvâmes sans lumière.

« Tiens donc, s'étonna le maire, une panne de courant. Voilà qui est surprenant. Pourtant nous avons fait vérifier le système la semaine dernière. Eh ! Qui me chatouille les fesses ! Hé hé ! Ce n'est pas le moment de faire des blagues... André, c'est vous ? ... Arrêtez, ce n'est pas drôle... Eh ! Oh ! ... Répondez ! ... Mais... Qu'est-ce que vous faites ? »

J'ouis un léger frottement métallique, puis le bruit d'un gros objet mou qui tombe. Personne n'osait rien dire. On ne distinguait pas même le bout de ses doigts dans ce noir complet. Le boucher était là, avec nous. Un cri, un corps qui chute et fait tomber des chaises ; des pas précipités, une glissade, une coupure nette. Je reçus ce qui semblait être un doigt en pleine figure. Le boucher avait dû mal viser. J'en fus certains après que le buste du secrétaire m'ait atterri dans les mains. Dans un dernier soupir, il prononça ces mots : « Le lustre... Il veut le lustre... » Puis, il mourut définitivement. Je me blottis contre une chaise, accroupi. J'entendais l'assassin se diriger vers moi, avec des pas lents comme ceux d'un bœuf mené aux abattoirs. Et pourtant, c'était plutôt moi qui étais dans cette situation. Je me précipitai sous la table, poussant au passage le corps de la veuve Camille qui et se retrouva sur moi à mon grand dégoût.

La lumière se ralluma. Plus un bruit. Je pouvais voir les tout petits pieds du tueur fou qui patageaient dans le sang du maire et de son adjoint. Mais je ne pus voir la tête de cet assassin. Dans un coin de la salle, le docteur, mort de peur, s'était réfugié derrière une plante verte. Les petits pieds s'en approchèrent calmement. Mais lorsqu'ils s'aperçurent que le docteur était mort de peur, ils laissèrent ce défunt en paix, avant de lâcher le bas du secrétaire (et non pas les bas de la secrétaire - ce que j'aurais préféré).

Je profitai du fait que le criminel me tournait le dos pour sortir de ma cachette et me précipiter vers la porte. Malheureusement, j'avais oublié le piège installé par le conseil municipal et je reçus le seau d'eau sur les épaules. Complètement affolé, détrempé et

incapable de contrôler mon angoisse, je courus au dehors aussi vite que mes jambes me le permettaient et quittais la mairie.

J'entendais, derrière moi, les pas lents du fou ou peut-être était-ce une hallucination. J'entrai dans la première porte ouverte qui s'offrit à moi - celle de la boucherie - et guettaï la porte du bâtiment que je venais de quitter à travers la vitre. Je vis, après quelques instants, sortir mon meurtrier au hachoir. C'est à ce moment que je compris les derniers mots du secrétaire de mairie. En effet, le fou avait dévissé et collecté toutes les ampoules du lustre municipal. Il était en train de les ranger calmement dans un petit sac. Comme, visiblement, il ne s'intéressait pas à moi, je me retournai, soulagé, et me laissai glisser contre la vitre en relâchant mes genoux. C'est alors que je tombais nez à nez avec une paire de tout petits souliers qui me regardaient fixement...

Je n'eus guère le temps de crier, car une main amie me barri-cada le clapet : « Pas un bruit, taisez-vous, il est tout près d'ici ! » Le petit bonhomme courbé s'assit à côté de moi et dégagea d'un léger coup de pied les minuscules souliers. Nous attendîmes une ou deux minutes sans bouger et sans parler. Puis, il tourna la tête : « C'est bon, il est passé... Qu'est-ce que vous faites ici, Mr Hill ? » Comment ce bossu connaissait-il mon nom, alors que j'ignorais que lui eut existé. Je murmurai : « Qui êtes-vous ? - Je m'appelle Ivorr, je suis le majordome et l'assistant du professeur Block. - Le professeur Block ? m'exclamais-je. - C'est vrai, vous ne le connaissez pas, reprit l'étrange personnage. C'est l'homme qui habite le manoir en surplomb de Durchfürgegen. » Ce manoir, je le voyais depuis que j'étais enfant, mais je ne m'étais jamais demandé qui y habitait. « Venez avec moi, dit

le bossu, il ne faut pas que nous restions ici ; vous savez que nous sommes chez l'assassin ? - Non, je l'ignorais. Je suis entré ici par hasard. - Bon, alors il faut que je vous explique... Non, suivez-moi d'abord. C'est mon maître qui vous expliquera... »

Nous sortîmes par derrière où une sorte de char d'assaut nous attendait. Il me fit signe de monter, tandis qu'il ouvrait un sas situé sur le dessus de l'appareil. La machine ressemblait à un gros cylindre de métal posé sur quatre roues avec une pointe à l'avant. Celle-ci remuait comme un pic-vert. Sur les côtés, un individu inventif avait placé des râteaux à feuilles mortes en guise de « garde fou à l'écart » si vous suivez ma pensée. Un propulseur à ressort fixé à l'arrière complétait cet engin fabuleux. Ivorr me fit signe de pénétrer dans le cockpit. Quelle merveille de technique ! Moi qui étais passionné de mécanique et d'électronique, je fus comblé d'enthousiasme de contempler et d'étudier les multiples leviers ingénieux, engrenages génialement complexes, et les moteurs... Ah ! Les moteurs ! Déjà à l'âge de quinze mois, alors que la parole naissait seulement en moi, lorsque je feuilletais avec mon père de magnifiques livres d'images, ma joie était à son comble quand je pointais du doigt le capot d'un tracteur rouge et que je m'écriais : « Moteur ! » D'ailleurs, ce phénomène se produit également chez les cinéastes. Où en étais-je... Ah ! Oui. Les moteurs ! Je nageais dans le bonheur, entouré de petites bobines tournantes, de pistons siphonnés montant

et descendant, allant et venant et des chaînes de transmission s'entrecroisant ! Que ce fut beau !

Mon émerveillement ne dura qu'un instant, car nous perçûmes un gondolement dans les tôles du plafond. Le fou était monté sur l'appareil. Il commença à frapper violemment la paroi avec son hachoir. Celle-ci allait bientôt céder lorsqu'Ivorr se mit enfin à pédaler. Eh ! Oui. A ma grande déception, tout l'attirail mécanique qui constellait les cloisons de notre engin n'était qu'artifice et poudre aux yeux, destinés à impressionner les amateurs de dernière zone. En réalité, cet engin que je trouvais génial était juste composé d'un châssis de tricycle modifié. Honteux... Cette minable bécane se mit en route lentement, grinçant et ballottant. Heureusement, car les cahots firent tomber l'horrible meurtrier du toit qui dût se blesser méchamment sur les râdeaux (le meurtrier pas le toit). Mais je l'aperçus, à travers le hublot, qui s'agrippait du bout des doigts dans la jointure de deux plaques de tôle. Il y tenait surprenamment très bien et commençait même à se tracter sur ses bras afin de rétablir sa position originelle. J'empoignais la première chose qui me tomba sous la main : mon bras droit. En effet, l'élastique qui le retenait faiblement venait de lâcher et le membre ainsi libéré de chuter en un recoin du cockpit situé juste à la verticale de ma main droite. Je m'empressai d'ouvrir le hublot et d'y précipiter mon membre. Comme je pouvais toujours en contrôler les doigts - plus difficilement qu'auparavant, tout de même - je le fis grimper jusqu'au sommet de l'appareil d'où je pris, je l'avoue, un malin plaisir à frapper en coups secs et répétés les pauvres doigts du boucher ; en alternant un coup sur

la droite, un coup sur la gauche. Ces boudins digitoïdes n'apprécieraient pas le traitement et, lorsqu'ils furent suffisamment meurtris, lâchèrent prise et allèrent se faire pendre ailleurs. Le boucher tenta de s'agripper aux râteliers qui lui griffèrent le flanc avant de le larguer sur le bas côté de la route enneigée. Je le vis se relever et tenter de continuer la poursuite, mais nous étions trop loin et son sac d'ampoules - sans compter celles qu'il aurait aux doigts - était trop difficile à déplacer dans la neige.

Le manoir du professeur Block se dressait au sommet d'un promontoire rocheux qui dominait le village. Cette imposante et magnifique demeure avait été bâtie - je l'appris bien plus tard - par le premier maire de Durchfürgegen quelques trois cents ans auparavant. Celui-ci, ayant quitté le monde réel en même temps que sa famille et ses amis, avait visité d'un bout à l'autre le Val des Idées Noires, parcouru le Pays du Sommeil Réparateur, franchi les Monts de l'Athéisme Aigu, traversé le Désert du Temps Perdu et s'était enfin arrêté aux confins du Royaume du Second Degré où il avait érigé une bâtisse, style art nouveau, en son honneur. C'est à cette époque qu'il avait fondé le village de Durchfürgegen dont il avait été le seul et unique citoyen durant vingt-sept ans. Ce n'avait été que lorsqu'il s'était décidé à placer le village sur la plaine attenante à son manoir, plutôt qu'au sommet du rocher sur lequel il était bâti que les villageois avaient commencé à affluer, apparaissant ça et là, dans des gerbes d'herbe verte et de marguerites effeuillées. Rapidement, Durchfürgegen était

devenu le village le plus important du royaume, étant le seul. Le fondateur du village avait été élu maire par un vote truqué et son premier adjoint fut mon aïeul, John Faidlabe Hill. Dès lors, on avait construit un nouveau bâtiment abritant le palais de justice, la prison et la mairie et le manoir originel, style art nouveau avait été oublié. Mais, deux siècles plus tard, le professeur Block, éminent ingénieur et psychanalyste, ayant également fui le monde réel par peur de l'ennui, s'était réfugié dans le manoir abandonné où il avait mené une vie mouvementée et tumultueuse à souhait, un peu à l'écart des affaires du village. Durant ces quelques années de travail incessant, il avait inventé notamment le sifflet à roulette fixe qui ne produit aucun son, la montre en bois qui ne marque pas l'heure et le peigne sans dents pour chauves. Son assistant Ivorr, encore un immigré du monde réel, l'avait rejoint depuis sept ans et l'aidait surtout dans ses déplacements, le pauvre savant ayant endommagé une de ses jambes lors d'un terrible accident de chasse-mouches.

Nous pénétrâmes dans le manoir en question par une porte automatique, dissimulée derrière un faux bosquet, qui s'ouvrit sur notre passage. Nous longeâmes quelques tunnels et nous arrê tâmes finalement dans ce qui me semblait être le laboratoire du professeur Block avec lequel je n'avais pas encore fait connaissance.

« Enchanté, Mr Hill, me dit-il, magnifiquement vêtu d'un élégant peignoir en tissu d'Ecosse, enserré par un cordon doré, je suis le professeur Charles Emélius Block. Je suppose que mon assistant vous a parlé de moi... - Votre nom a juste été évoqué dans la discussion... - Mais qu'est-il arrivé à votre bras ? - Je l'ai

malheureusement perdu... - Mais non, regardez, il est sur le toit de mon bolide à piston hydroélectrique. Tenez, remettez-le, votre tenue incorrecte me gêne.» Mon bras se traîna vers moi comme un petit chien, je ne le contrôlais plus du tout cette fois, il était devenu totalement indépendant. Je le ramassai et le fixai de mon mieux à mon épaule. « Voilà qui est mieux, reprit Block, asseyez-vous donc... Et prenez un verre ! C'est du Whisky écossais, du bon... Bien ! Je vous dois quelques explications, n'est-ce pas ? Il s'est déroulé ce soir des événements inhabituels. Tout d'abord, ne vous inquiétez pas, nous sommes ici en sécurité, il n'y a aucune ampoule dans la maison, nous nous éclairons à la bougie, comme vous pouvez le constater. Ensuite, il faut que je vous parle du boucher qui a perpétré des crimes et qui continue sûrement de le faire à l'heure où nous parlons. Figurez-vous que le boucher en question est venu me consulter, il y a quelques temps ; vous savez peut-être que je suis psychiatre. L'individu qui, comme vous l'avez certainement compris, est réellement boucher de son métier, boucher-charcutier, pour être précis. Il exerce à quelques pas de la chambre de feu la veuve Camille, juste derrière la mairie. C'est probablement ici, d'ailleurs que vous avez rencontré Ivorr, je me trompe ? - Non, répondis-je - C'est bien ce que je pensais. Donc cet honorable boucher a pris consultation chez moi. Durant notre entretien, il m'a parlé du fait qu'à force de découper du jambon et de hacher de la viande, il lui est venu la pulsion de faire de même avec certains de ses clients - pour la plupart, des pénibles - comme la veuve Camille. Celle-ci passait tous les jours chez lui pour acheter du fromage alors qu'elle savait sciemment qu'un boucher n'en vend pas. J'ai expliqué à mon patient qu'il devait tenter de calmer ses pul-

sions en se défoulant sur des mannequins, par exemple. Mais ce traitement n'a pas suffi et il est revenu au bout d'une semaine, encore plus névrosé qu'avant. J'ai alors décidé de l'envoyer dans le pays du sommeil réparateur pour une cure et ai écrit une lettre au chancelier de ce même pays expliquant l'état psychique de mon patient. Malheureusement, j'ai usé d'un vocabulaire trop familier dans la lettre et, lorsque celle-ci fut interceptée par le boucher, il entra dans une crise de colère folle. Il m'avait pris la mauvaise idée de résumer le cas en écrivant : « ce boucher n'a pas la lumière à tous les étages ». Mon patient, définitivement ancré dans une psychose à la profondeur insondable, s'est mis en tête de se soigner tout seul et par la même occasion de satisfaire ses envies meurtrières. Depuis lors, c'était cet après-midi, il sonde le village à la recherche d'ampoules qui vont lui permettre d'éclairer sa lanterne. Enfin, c'est ce qu'il pense, car, si vous voulez mon avis, ce boucher n'est pas une lumière. »

Il fit une pose dans son récit comme pour regarder ma réaction. Comme je ne suis, d'habitude, pas très expressif, je fis un effort afin de lui faire plaisir, en grimaçant d'un air étonné. Il s'éloigna de quelques pas, son verre à la main et fit demi-tour brusquement pour parler, mais se tut et semblait réfléchir. A cet instant je vis descendre un petit génie depuis les brumes de plafond. Il faut dire que l'espèce de grotte où nous nous trouvions et qui devait avoir été creusée sous le manoir était emplie de mille et une machines toutes plus incroyables les unes que les autres qui crachaient toutes sortes de fumées colorées qui ascendaient tranquillement en nappes ou en filets, voire même en petites bulles et qui s'amassaient au plafond créant un amalgame mul-

ticolore et très dense. Donc le petit génie émergea de ces vapeurs diverses et, passant au-dessus du professeur, lâcha une décharge électrique qui alla droit au cerveau de celui-ci. Block ouvrit de grands yeux et reprit enfin son récit : « Je viens d'avoir une idée extraordinaire, mais je vais, avant de vous l'exposer, terminer mon histoire. Aussitôt après le départ du boucher psychopathe qui, il faut le dire, est sorti au travers de la fenêtre de mon cabinet, je me suis mis au travail pour fabriquer un engin blindé, le bolide à piston hydroélectrique, et ai envoyé Ivorr au village. Il vous a suivi durant toute votre enquête et j'ai tout pu suivre grâce au microphone miniature qu'il transportait avec lui. D'ailleurs, c'est lui qui a fait tomber la pile d'objets sur laquelle vous étiez juchés et qui a empêché le tueur de vous enlever d'autres membres. Vous pouvez le remercier. - Merci, remerciai-je. Professeur, vous avez dit avoir eu une idée géniale... - Oui, tout à fait, j'y viens. J'ai pensé que nous pouvions tendre un piège à notre boucher en l'attirant vers le cimetière et en le précipitant dans la fosse commune. Il ne pourra en ressortir, vu toute la neige épaisse et collante qui s'y trouve. Vous me direz : « Mais comment l'attirer ? » C'est précisément là que mon plan est génial. J'ai inventé, il y a quelques temps une ampoule si grande qu'elle peut presque illuminer aussi fort qu'un trente-sixième de soleil, et croyez-moi c'est déjà beaucoup pour une telle ampoule ! »

Le cimetière puait la mort, trop à mon goût. C'était mauvais signe. La grille s'était ouverte trop facilement, le gardien n'avait

pas rechigné le moins du monde à nous laisser entrer à une heure si tardive ; il dormait. Block déballait ses affaires. Il avait pris avec lui un générateur à choucroute pour faire fonctionner l'ampoule géante. Ivorr, lui, mettait au point le mécanisme destiné à précipiter le boucher dans la fosse commune. Quant à moi, j'étais chargé de guetter l'arrivée de ce dernier. Mais comme je le disais, j'avais un mauvais pressentiment. J'étais perché sur le grand arbre qui dominait l'entrée principale, plus précisément sur la grosse branche torsadée qui passait par-dessus les barreaux aigus de la barrière. Un vent de panique me fouettait le visage et quelques oiseaux de mauvaise augure tournaient en cercles concentriques autour de mon perchoir, faisant de mon corps le centre d'une cible imaginaire.

Enfin, après une demi-heure d'attente, Block annonça qu'il allait allumer l'ampoule. « Fermez les yeux, car le choc peut être rude ! » Dit-il. Puis il pressa un bouton bleu. En effet, le choc fut rude, même les paupières closes, je sentis une intense lumière blanche, mais seulement durant une ou deux secondes, puis le noir revint. J'ouvris les yeux et demandai à Block ce qu'il s'était passé. « Ce n'est rien, me dit-il, le filament a fondu ! Je vais aller en chercher un autre au manoir. Attendez-moi ici, j'en ai seulement pour quelques minutes ! » Sans rien dire de plus, il sauta dans son bolide à piston et quitta le cimetière en quelques instants. « J'ai un doute, soupira Ivorr, je me demande bien ce qu'il a pu aller chercher, car il n'avait pas prévu de filament de rechange. Je crois plutôt qu'il nous a abandonnés... » Et il disait cela calmement, les yeux dans le vide. On aurait dit qu'il ne réalisait pas ce qui était en train de se passer. Nous étions deux hommes, seuls

et sans arme, contre un terrifiant psychopathe, dans un cimetière entouré de barrières. Le gardien s'était également enfui lorsque nous lui avions expliqué la situation.

J'entrepris alors de descendre de mon arbre, mais il était déjà là ! La grille du cimetière se referma bruyamment, nous étions prisonniers avec lui ! Il se trouvait juste au pied de ma cachette et regardait en direction de l'ampoule. Heureusement, il ne me vit pas. Il avança de quelques pas. Il traînait derrière lui le corps du gardien ; il s'était amusé à lui enfoncer des ampoules de lustre dans les yeux et utilisait son ventre évidé comme un sac pour les autres ampoules. Autant dire qu'il laissait une traînée rouge derrière lui.

Heureusement, il ne m'avait pas vu. Je voulus remonter le peu de l'arbre que j'avais descendu, mais je glissai et mon bras - cette fois totalement amorphe - s'échappa de ma poche. Il tomba bruyamment sur les dalles du chemin. Le boucher se retourna d'un coup et me regarda fixement. Je pus enfin observer sa morphologie crânienne, tandis que je pendais misérablement à une branche minuscule et qu'il se rapprochait de moi avec une expression à faire pitié à un dépressif. L'énergumène avait une tête très géométrique, un presque rectangle délimitait sa forme générale, il possédait deux gros yeux ronds dont l'un était bien plus gros que l'autre et était totalement dénué de nez ou de cavité nasale. En revanche, il possédait une large bouche dont la lèvre supérieure était trop grande par rapport à l'inférieure, et une cicatrice fraîche sur tout le tour de son crâne me fit penser qu'il avait peut-être subi une trépanation ; les chairs étaient à peine recousues. Mais je n'eus le temps de penser plus loin, car

il me serrait déjà fort dans ses bras, pas pour me câliner, et je dus songer à m'occuper d'autre chose que d'assimiler sa physiologie. Il me pressait les côtes avec une force telle que je sentis bientôt le tout craquer et me comprimer les organes. J'ouvris les yeux. En réalité, Ivorr venait de lancer le générateur à choucroute sur le dos de mon assaillant qui s'était brisé sous le choc, envoyant ses morceaux un peu partout. Je parle du générateur, pas de mon assaillant. Ce dernier tourna lentement la tête, ne perdant guère sans sang-froid et me lâcha. Je battis, durant quelques instants, des pieds dans les airs, puis retombai rudement sur le sol. L'assassin avait déjà entamé Ivorr. C'est à dire qu'il avait introduit, avec une adresse surprenante, sa main dans son estomac, via cavité buccale et œsophage et qu'il avait retourné tout cela comme un gant ou comme on retourne sa veste. Ivorr put donc contempler, comme on le peut rarement, la totalité de son tube digestif. Mais il ne se laissa pas distraire et profita de ce long tuyau qui lui sortait de la bouche. Il commença à tourner sur lui-même, comme une machine à barbabapa, grâce à la force centrifuge, le tube s'éleva jusqu'à l'horizontale et fouetta à plusieurs reprises le boucher. Cela dit, Ivorr s'en est repenti, car il a eu, plus tard, de terribles maux d'estomac.

Ivorr ravalait sa salive et par la même occasion remplaça son système digestif.

Le boucher avait l'air d'avoir perdu connaissance. Ses doigts étaient relâchés. Je tentais de tirer son hachoir à viande de sa ceinture, mais sa main, terrifièrement crispée s'agrippa à mon poignet. Je n'avais plus de main pour me défendre et Ivorr reprenait à peine ses esprits. Je me concentrai alors et me figurai mes

forces que mon bras droit était encore présent au bout de mon épaule, tant que, celui-ci, dans un bond prodigieux, revint à la vie et sauta sur mon agresseur, tel un molosse sur un gredin en fuite. Le boucher se protégea à l'aide de ses deux mains et je réussis à lui extirper son hachoir.

Je sautais à pieds joints sur mon adversaire qui se roulait par terre sous les chatouilles de ma main droite et lui administrai sur le sommet de la tête un magistral coup avec le manche de mon arme. Le sommet mal recousu de son crâne sauta comme un bouchon de champagne et un appareil extrêmement curieux sortit de la cavité ainsi ouverte. Le boucher ne bougeait absolument plus, comme déconnecté.

Ivorr, soulagé par ce décès, tomba assis dans la neige qui bordait le chemin pavé. Je m'approchai de l'appareil bizarre qui s'était échappé du cerveau du boucher. C'était une espèce de moteur incroyablissime qui tournait joyeusement dans le vide. Il était entouré de circuits imprimés et de composants électroniques. Un cerveau artificiel. Voilà ce qui avait dérégulé les habitudes de notre boucher. C'était la seule et unique cause de tous les meurtres qui avait eu lieu ce soir là.

Je remarquai soudain un petit logo sur une des plaques qui constituaient le cerveau, celui-la même que j'avais vu sur la lettre laissée par le boucher sur le toit de la veuve Camille. Je la sortis de ma poche fébrilement et l'ouvris. C'était un coupon de garantie pour un cerveau électronique dont la greffe avait été effectuée le jour même par... Le professeur Block !

Je me précipitai sur Ivorr et le secouai violemment. « Attendez, cria-il, je vais tout vous expliquer, mais arrêtez de me remuer ainsi, j'ai déjà assez de problèmes gastriques ! » Je le laissai parler. « Voilà, commença-t-il, le professeur Block et moi-même ne vous avons pas dit la vérité ou plutôt, ne vous avons pas raconté l'entière vérité. Le boucher était bel et bien dérangé par d'étranges pulsions et il est bel et bien allé consulter Block. Leur dernier entretien, par contre ne s'est pas déroulé comme Block vous l'a conté. Le boucher lui a demandé un remède miracle pour calmer son esprit dégenté et le professeur en a profité pour tester sa dernière invention : le cerveau artificiel entièrement électronique. Mieux qu'un lavage de cerveau, il effectue tous les jours un nettoyage complet des idées et les classe proprement pour éviter tout risque de névrose ou de psychose. Malheureusement, alors que nous pensions que la greffe avait réussi, Le boucher est entré dans une crise folle au moment où l'ampoule de la chambre où il se reposait a envoyé son dernier rayon de lumière avant d'expirer définitivement. Il tenta de tuer le professeur, mais celui-ci s'est défendu et l'a fait basculer par la fenêtre. Et la suite, vous la connaissez... - Mais, demandais-je, pourquoi ne me l'avoir pas dit tout de suite. - Mais enfin, vous ne comprenez pas ! Nous sommes responsables des actions de ce monstre ! C'est à cause de nous, tout ce qui s'est produit ce soir ! » Il s'écroula en pleurs, la tête dans les mains. « Non, dis-je, je ne crois pas que vous soyez responsables ; cet homme était déjà fou. Ce serait arrivé un jour ou l'autre... » Ivorr tourna la tête vers moi et conclut : « Vous êtes trop compréhensif, Mr Hill. Je ne me pardonnerai jamais d'avoir participé à ces crimes, et cela m'importe bien plus que votre avis... Quant au professeur

Block, il regrette encore plus que moi, mais c'est un lâche et, en ce moment il doit être à des lieues d'ici, peut-être déjà dans la vallée des idées noires. Pourvu qu'il ne commette pas l'irréparable en regagnant le monde réel...cela lui serait fatal!»

D'habitude, le village était calme. Le panneau de bois situé à son entrée le mentionnait : « Durchfürgegen, village habituellement calme ». Mais cette nuit-là, un petit polisson le barbouilla de noir et inscrivit par-dessus, en lettres rouges : « Durchfürgegen, village parfois secoué, mais non agité ».